

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Bangkok

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 312-316

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# *Saluti da...*

par *Giuseppe Biscossa*

Dans notre monde où la rapidité des transports réduit à peu de chose les grandes distances et où la facilité de transmission de la pensée, par la presse, la radio et la télévision, tisse autour du globe un vaste réseau d'échanges entre les hommes et les peuples, nous ne pouvons pas nous cantonner dans les limites si étroites du rayon local : notre esprit et notre cœur doivent au contraire s'ouvrir à l'humanité entière et à tous ses trésors de culture et de science. Aussi rien de ce qui est humain, pour reprendre un mot célèbre, ne doit être étranger aux hommes de ce temps. Pour ouvrir l'âme de la jeunesse à de si larges horizons, M. Giuseppe Biscossa, rédacteur du « *Giornale del Popolo* » de Lugano, a composé un ensemble de lettres échangées d'un coin du monde à l'autre. Nous sommes heureux aujourd'hui de continuer la publication en français de ce petit livre et nous remercions l'auteur de l'avoir écrit. En même temps notre reconnaissance s'adresse à MM. les chanoines Raphaël Gross et Henri Salina, qui ont bien voulu assurer avec leurs élèves des cours d'italien la traduction de ces pages.

## *Bangkok*

Bangkok, le . . .

Cher Gianni,

Je suis une jeune fille thaï. Je m'appelle Kong Keo. J'habite dans la Stretsiri Road. Mon métier : hôtesse au sol à l'aéroport de Bangkok. J'ai étudié à Hong-Kong et par conséquent je parle aussi le cantonais. J'oubliais : j'ai 18 ans et je mesure 1 m. 55. Petite, n'est-ce pas ? Les jeunes filles européennes sont plus grandes. J'admire les hôtesse suédoises qui font escale à mon aéroport. Elles sont grandes et élancées, très blondes. Je voudrais leur ressembler et je ne comprends pas comment

les Blancs pourraient jamais s'intéresser à moi ! Au contraire, ils s'intéressent : cela me fait plaisir.

Toi, en ce moment, tu pourrais me demander qui m'a donné ton adresse, comment je me permets de t'appeler Gianni aussi familièrement et, par-dessus tout, pour-quoi je t'écris. Tu as raison. Je vais t'expliquer.

L'autre jour, sur un avion qui allait décoller pour Manille et Tokyo, il y avait un petit jeune homme qui parlait italien, ta langue. J'avais accompagné les passagers jusqu'à l'escalier appuyé à l'entrée du quadrimoteur. J'allais déjà m'en aller quand il est sorti en vitesse avec une carte postale à la main. Il me l'a remise et m'a dit, se faisant comprendre un peu en anglais, un peu par gestes : « Mademoiselle, vous me l'expédiez, s'il vous plaît ! C'est pour un ami ; je lui ai promis de lui envoyer une petite carte de chacun des pays où j'aurais fait escale. Il est malade. Il aurait tellement envie de voyager, mais il ne le peut pas. Cela lui fera un grand plaisir ». Ensuite l'avion est parti.

Et moi, je suis restée là avec la petite carte entre les mains. J'aurais dû aller à la première boîte et la poster, mais j'ai été appelée par le haut-parleur pour aider une passagère dont l'enfant avait un peu de fièvre. J'ai mis la carte dans la poche de mon uniforme et je l'ai oubliée.

Pendant tout le jour, j'ai travaillé intensément. Il y a beaucoup de monde qui voyage, aujourd'hui, sur les lignes aériennes de l'Extrême-Orient. Le soir, on sent la fatigue. Moi, l'autre soir, à peine à la maison, je me suis jetée sur mon lit. Le reflet tremblant d'un « clong », un des mille canaux qui sillonnent Bangkok, traversait les persiennes des fenêtres. J'étais un peu triste : personne, durant toute la journée, ne m'avait souri. Je me sentais tellement seule.

C'était 8 heures du soir, il faisait déjà sombre. Le ciel de la mousson pesait comme une chape sur les petites maisons basses. Quelqu'un jouait une musique mélancolique dans le lointain. Alors je me suis rappelé ta carte. J'ai pensé que toi aussi, dans cette Europe éloignée de plus de 10.000 km., tu étais seul. Chez vous, c'était une heure de l'après-midi, parce qu'il y a sept heures de différence entre nous et vous. Je me suis



*Danse du Siam*

demandé ce que tu faisais, toi, malade. C'est alors que j'ai commis une incorrection. Je me suis mise à lire l'adresse de la carte que m'avait donnée ton ami. Sur cette adresse, j'ai vu : *Hôpital...* j'ai regardé comment il avait commencé son mot. Il avait écrit : *Cher Gianni*. J'ai pris une carte représentant des scènes de nos danses siamoises, j'ai recopié ton adresse et j'ai commencé moi-même : *Cher Gianni*.

Puis j'ai compris que, pour un lointain malade de

mon âge, une carte ne suffisait pas. Et maintenant, je t'écris cette lettre après avoir fait un tour pour acheter quelques photos en couleurs de la Thaïlande : je les mets avec la carte dans l'enveloppe, afin qu'il te soit plus facile de vivre en imagination avec moi, dans mon pays.

Je t'assure qu'il est très beau et intéressant. Avant tout, je dois t'expliquer pourquoi, aujourd'hui, outre son nom de Siam, il porte aussi celui de Thaïlande. C'est parce que les 90 % de ses 25 millions d'habitants descendent de l'antique peuple thaï qui jadis occupait la vallée du Yang-tse après avoir fondé l'empire du Nan Ciao, et ensuite émigra dans notre pays. Nous, Thaïs d'aujourd'hui, parlons volontiers de notre histoire, parce que nous sommes un des rares peuples d'Asie demeuré toujours indépendant. Et ne crois pas que ce soit seulement ici une forme d'orgueil nationaliste. Au contraire. Du moment que vous autres Blancs, vous ne nous avez jamais colonisés, nous aujourd'hui, nous n'avons pas de rancœur envers vous. Nous pouvons être d'accord. Et nous sommes une nation qui voudrait être d'accord avec tous : nous avons faim d'amitié. Cette lettre, cher ami méconnu d'Europe, te le démontre.

Comme je voudrais que tu fusses ici, Gianni. Je te conduirais dans le Wat Benchama Bopitr, le temple d'où je t'écris. Si tu savais quel silence règne dans nos temples, quel calme ! Les étudiants y viennent pour faire leurs devoirs, puisque personne ne les trouble. J'y viens d'ordinaire pour écrire à mes anciennes compagnes d'école laissées à Hong-Kong : cette fois, c'est à toi que j'écris. Et pour lier tout de suite amitié, je te dis ce que j'ai fait ce matin et ce que je ferai ce soir.

Ce matin, je suis allée à l'institut Pasteur pour voir le repas des serpents. L'institut Pasteur est un des plus importants centres de « récolte » des reptiles du monde : je crois qu'il y a seulement le « Pasteur » de Rio de Janeiro qui puisse lui être comparé. On garde les reptiles pour leur enlever le venin avec lequel on fera des sérums contre les piqûres de serpents. Il y a des cobras, des cobras royaux et des cobras striés.

L'opération se fait ainsi. Un docteur en blouse blanche

entre dans la fosse des serpents. Un assistant le suit, un jeune homme comme nous. Celui-ci renverse les blancs hémisphères de ciment qui servent de maison aux cobras.

Irrités, les serpents déploient la membrane qui se trouve derrière leur tête et commencent à siffler furieusement. Sans souci, le jeune homme plonge la main dans leur grouillement — il y en a, sous chaque coupole, de 20 à 30 —, soulève en l'air l'enchevêtrement sifflant, en jette une partie dans la fosse de sécurité pleine d'eau et pendant que ces reptiles se sauvent à la nage, il en porte un au docteur qui, au moyen d'un tube de verre, lui fait boire une bonne gorgée de lait.

Tout cela, je crois, a pour but de convaincre les serpents, bêtes qui ne sont pas stupides, du fait que lorsque ce jeune homme les prend par le cou, après un instant ils pourront absorber une bonne ration de lait. Quand ils sont ainsi trompés, il est assez facile ensuite d'en prendre un, de lui mettre dans la bouche une éprouvette recourbée et de lui faire cracher son venin qui est une substance blanche, visqueuse. Le docteur m'a montré son pouce droit sur lequel il y avait une grande cicatrice. Il m'a expliqué qu'une fois, le cobra auquel il était en train d'enlever son venin l'a mordu. Il a fait une course désespérée de la fosse au proche édifice où il y a le contre-venin : il a été sauvé. Un autre médecin, au contraire, avec un cœur moins fort que le sien, est arrivé aux premières marches de cet immeuble et il est resté là, foudroyé.

Voilà : je t'ai dit ce que j'ai fait ce matin. Je voudrais te raconter ce que je ferai ce soir. Mais ma feuille ne suffit pas. J'irai montrer à une riche passagère des U.S.A. les danses siamoises qui se dansent avec les mains et les bras tout autant qu'avec les pieds et les jambes.

Te plairait-il de les voir ?

Ecris-le-moi. Et dis-moi si tu es content d'avoir, dans la capitale du Siam, une petite amie thaï. Si oui, je te conduirai en imagination pour voir avec moi les danses d'Erawan. Tu veux ?

Je te salue affectueusement à travers les océans.

Ta contemporaine

KONG KEO

(Trad. : Gaspard Pouget, Humanités)